

LAURENT SEYER
LES POTEAUX ÉTAIENT CARRÉS



FINITUDE

LES POTEAUX ÉTAIENT CARRÉS

LAURENT SEYER
LES POTEAUX
ÉTAIENT CARRÉS



FINITUDE

*à Madame Seyer,
celle d'avant et celle d'aujourd'hui.*

«Je suis tout de même votre fils,
gémît-il. Ne me laissez pas tomber.»

François Mauriac, *Le Nœud de vipères*

«Pour nos vies alanguies les Verts
étaient une tempête.»

Vincent Duluc, *Un printemps* 76

Je m'appelle Nicolas Laroche.
Je suis né à Glasgow, le 12 mai 1976.
J'avais treize ans et demi.
Ce jour-là, l'Association Sportive de Saint-Étienne
(ASSE) jouait la finale de la coupe d'Europe des clubs
champions contre le Bayern Munich.

Avant-match

Virginie a préparé des sandwiches avec du pain de mie – au choix, beurre, gruyère et jambon, ou pâté de campagne. Nous allons dîner en regardant le match à la télévision. Virginie vit avec mon père depuis un peu plus d'un an. Mes amis parlent d'elle en disant « ta belle-mère » ou « ta belle-doche », mais moi je l'appelle « ma fausse-mère » ou « ma fausse-doche ». Par souci d'exactitude.

Papa a acheté *L'Équipe* ce matin pour la première fois de l'année. J'y ai lu que Saint-Étienne est le premier club français depuis le Stade de Reims de Raymond Kopa, en 1959, à parvenir en finale de la coupe d'Europe. Kopa, ce nom évoque pour moi un monde à la fois mystérieux

et familier, comme une contrée lointaine dont on parle avec l'émotion d'un autochtone sans être vraiment capable de la situer sur une carte. Un peu comme « le général de Gaulle » ou « Elvis Presley ».

Le journal décrit l'environnement dans lequel ce match va se dérouler, mais il ne dit rien de ce que cette soirée représente pour moi. Conteur d'immédiateté, le journaliste reste à la surface de ce que l'événement signifie pour les gens qui vont le vivre. Mais je ne lui en veux pas. Comment pourrait-il deviner que ce match ne sera joué que pour moi, alors que des dizaines de milliers de supporters convergent vers le stade où il va se dérouler et que des millions de téléspectateurs s'appêtent à le suivre devant leurs écrans de télévision ? Comment pourrait-il savoir qu'il s'agit pour moi d'une histoire d'amour. De celles, authentiques, qui ne se partagent pas.

J'ai treize ans et demi et l'ASSE est mon unique passion. Je n'ai pas de petite amie et je suis le seul parmi mes copains de classe. J'ai trois vrais amis, Ollivier, Guillaume et Jean-Marc, et tous sont amoureux – ou, s'agissant du premier d'entre eux, il l'était il y a peu de temps et ne va pas tarder à l'être de nouveau. Je peux toujours me consoler en me disant qu'ils sont tous plus âgés que moi. J'ai un an d'avance. Guillaume et Jean-Marc ont quatorze ans et Ollivier, qui a redoublé une classe, a déjà fêté ses quinze ans. Nous sommes en troisième A au collège

Notre-Dame de la Providence, à Vincennes, que nous désignons par le diminutif «la Pro». À ce rythme-là, Ollivier aura le permis de conduire avant le bac. En revanche, question relations amoureuses, il est de loin le plus prolifique de la bande. Il détient un petit carnet dans lequel il a collé les photos de ses conquêtes successives : douze déjà ! Une équipe au complet, remplaçant inclus. Régulièrement, il nous réunit dans un coin de la cour du collège pour tourner devant nos yeux admiratifs les pages de ce catalogue à sa gloire de conquérant. Pour s'assurer de la fidélité de son public, Ollivier agrmente chaque séance de nouveaux commentaires sur les personnes dont les charmants visages sont collés dans son carnet à spirale. Il peut inventer à sa guise, car nous ne connaissons aucune d'entre elles. Ollivier les rencontre exclusivement lors de «matinées» organisées chaque week-end par des discothèques de Paris et sa banlieue. J'ai mis du temps à comprendre de quoi il s'agissait exactement, le terme de «matinées» étant un peu trompeur pour désigner des rassemblements dansants d'adolescents, dans des boîtes de nuit ouvertes l'après-midi. Ollivier est un excellent danseur.

Guillaume s'épanouit dans une vie sentimentale aux contours mieux délimités. Il cache sous sa chemise une sorte de collier en cuir un peu effiloché, qu'une fille de notre classe, Sylvie Truchet, lui a offert en témoignage de son affection. Guillaume n'en parle jamais. Son idylle

avec Sylvie Truchet n'est pourtant pas cachée. Tous les jours, Guillaume et Sylvie se retrouvent au pied du chêne situé au milieu de la cour, avant le début des classes. Ils se prennent la main et ils s'embrassent sur les lèvres. C'est le seul moment de la journée où ils s'affichent comme un couple. Le reste du temps, Guillaume est avec nous. J'aime bien Sylvie Truchet. Elle est sympa. Je préférerais que Guillaume nous parle parfois de la douceur de sa bouche, plutôt que d'entendre Ollivier nous expliquer comment sa vie a été bouleversée le week-end dernier parce que Vanessa (ou Fiona, je ne sais plus...) portait un blue-jean très moultant au Chalet-du-Lac – habituellement elle ne porte que des pantalons à pattes d'éléphant, d'où l'émotion de mon ami, suscitée par l'effet de surprise. Je crois que j'aimerais bien embrasser Sylvie Truchet sur les lèvres, mais pas Vanessa, ni Fiona.

Jean-Marc est lui aussi assez discret sur ses aventures amoureuses, ce qui est peu surprenant de la part d'un garçon timide et parleur malhabile. Il nous a tout de même avoué que depuis quelques mois, il aime une fille qui habite son immeuble à Fontenay-sous-Bois. Elle s'appelle Nathalie, c'est tout ce qu'il a bien voulu nous révéler de l'élue de son cœur. Nous ne l'avons jamais vue. En revanche, Jean-Marc nous a dit que ses parents étaient commerçants et tenaient boutique le samedi, ce qui permet apparemment aux tourtereaux de se retrouver dans l'appartement familial en toute intimité. Si Nathalie

existe vraiment. J'ai toujours eu l'impression, à la manière dont Jean-Marc en parlait, que cette histoire était un peu inventée. Moi, je n'ai pas envie d'aller dans l'appartement de Sylvie Truchet, mais juste de l'embrasser une fois sur la bouche, doucement et sans fermer les yeux.

Je n'ai pas de petite amie et je dors avec un t-shirt imprimé où sont reproduits les portraits des joueurs stéphanois. J'ai inscrit «ASSE for ever» avec un stylo-feutre noir sur mon biceps gauche. Je dois renouveler ce tatouage après chaque passage sous la douche, mais avec le temps une trace subsiste sur la peau. Je ne collectionne pas les photos de mes conquêtes féminines mais les albums Panini, qui se complètent avec les photos de chaque joueur du championnat de France de football reproduites sur des petites vignettes autocollantes. Pour parler des Verts, j'emploie un diminutif affectueux, comme on le fait dans un couple. La plupart des gens disent «Sainté», ou «l'A.S.S.E.», en détachant chacune des lettres. Pour signifier l'exclusivité de notre relation, je l'appelle «Lasse», que je prononce en une seule syllabe phonétique. C'est ma façon de la faire mienne, elle qui est un peu trop à tout le monde. Ce n'est pas très joli, Lasse, mais c'est tout de même moins ridicule que «mon bichon», surnom par lequel mon père s'adresse à Virginie.

Ce match, je vais le vivre comme un événement personnel, même si je sais que je ne suis pas le seul à l'attendre. Même si beaucoup de gens semblent l'aimer, entre Lasse et moi, c'est différent. Dans la cage d'escalier de l'immeuble où nous habitons avec mon père, le concierge a accroché un message sur le panneau des annonces : « Allez les Verts ! » Les voisins du cinquième gauche, ces imbéciles, ont protesté que l'espace d'affichage était destiné à tous les copropriétaires, y compris ceux qui n'aimaient pas le football. Ils ont écrit cela directement sur le bout de papier utilisé par le concierge, pour que tout le monde le voie. J'ai demandé à papa ce que cela voulait dire « copropriétaires » et si nous en faisons partie. Il m'a dit que non. Nous, nous sommes des locataires. Je n'ai pas bien compris la différence entre les deux, mais manifestement les voisins du cinquième gauche considèrent qu'une des deux catégories compte davantage que l'autre. Je rêve d'un immeuble où il faudrait avoir sa carte du club des supporters de Lasse pour emménager. Copropriétaires ou locataires, peu importe, mais supporters de Lasse. Cela améliorerait de manière définitive les relations de voisinage. Les téléviseurs feraient tous le même bruit au même moment, les soirs de match. Le panneau d'affichage dans la cage d'escalier serait exclusivement consacré aux résultats de la dernière journée de championnat. L'immeuble serait peint en vert, le porche d'entrée décoré par une immense panthère noire, le symbole du club, la musique

d'ambiance dans l'ascenseur reprendrait en boucle la chanson de Monty (« Qui c'est les plus forts? Évidemment c'est les Verts... ») et chaque escalier serait identifié par le nom d'un joueur : escalier Sarramagna, escalier Janvion,... Mais dans l'immédiat j'habite chez mon père, troisième étage droite de l'escalier B, résidence Saint-Louis à Vincennes, dans le Val-de-Marne. Et les voisins du cinquième gauche sont des gros cons.

J'ai enfilé mon maillot vert frappé du logo Manufrance en rentrant de l'école et je me suis enfermé dans ma chambre en attendant l'heure du coup d'envoi. Ce qui me contrarie le plus, c'est de devoir regarder le match avec Hugo. Hugo ne comprend rien au football. C'est un corps mou et grassouillet, sous une tignasse emmêlée qui, de dos, rappelle la chevelure d'Oswaldo Piazza, le défenseur central argentin de Lasse. Il s'agit bien là du seul aspect de la personnalité de ce porcelet qui me soit sympathique. S'il se présentait à moi toujours de dos, peut-être que je finirais par l'aimer un peu. Hugo est le fils de Virginie. Il s'est installé chez nous en même temps qu'elle. Personne ne m'a demandé mon avis. Notamment pas mon père. Tout de suite, la présence d'Hugo a suscité en moi un sentiment de rejet fait d'un mélange d'humiliation et de dégoût. Dès le premier matin, au petit-déjeuner, Hugo m'a insupporté. Il avait passé les vingt minutes suivant son réveil à renifler et à gratter son ventre qui débordait